

Le trauma en héritage chez Boualem Sansal et Camille de Toledo

Ioana BELU¹

Introduction

Quand on parle de littérature française de l'extrême contemporain, on analyse des œuvres dont les auteurs n'ont participé directement aux guerres du XX^e siècle, ni à la Seconde Guerre mondiale, ni, forcément, à la Première, la Grande Guerre, ni même à la Guerre d'Algérie, les trois guerres du XX^e siècle qui ont été portées sur le sol national français et qui ont marqué profondément la société française.

Les guerres et les génocides n'ont pas cessé depuis lors d'exister dans le monde, dans une proximité plus ou moins grande par rapport à la France, que l'on songe à la guerre des années 90 sur le sol européen, en ex-Yougoslavie, à la guerre civile en Algérie, toujours dans les années 90, à la guerre en Ukraine, en 2014, à la guerre en Syrie, etc. Je viens d'énumérer ici les guerres les plus proches géographiquement de la France et qui ont eu des répercussions directes sur la société française, soit par l'arrivée de réfugiés algériens ou syriens, soit par l'implication politique, diplomatique, voire militaire de la France. Et cela, sans mentionner les guerres récentes où des soldats français ont été déployés ou le sont encore, dans le cadre de l'OTAN ou par une intervention directe de la France, comme en Libye ou au Mali ; ou bien le génocide rwandais de 1994, qui a eu un fort impact émotionnel dans la société française.

¹ Université de Bucarest, Roumanie.

Pourtant, ce qui hante l'imaginaire de toute une série d'écrivains français de l'extrême contemporain, Camille de Toledo, Jérôme Ferrari, Pierre Lemaitre, Santiago H. Amigorena, Laurent Mauvignier, Miguel Bonnefoy, Boualem Sansal, ce qui touche ces auteurs au point qu'ils en arrivent à l'écriture et qu'ils en font le sujet de leurs romans, ce n'est pas pour l'essentiel les représentations des guerres et des génocides actuels, mais le souvenir des grands événements tragiques du XX^e siècle : les deux guerres mondiales, la Shoah, la Guerre d'Algérie.

Une partie de la littérature française du début du XXI^e siècle s'attache donc à préserver la mémoire des victimes de la Grande Histoire tragique du XX^e siècle et à faire revivre un passé déjà éloigné, mais qui ne se laisse pas oublier. Dans leurs romans, ces écrivains explorent les traumatismes psychologiques tels qu'ils font surface chez les descendants d'anciens combattants ou victimes sous la forme d'obsessions, voire de traumatismes personnels hérités symboliquement de leurs pères, grands-pères ou d'autres figures appartenant à une ascendance d'une, deux, trois, voire quatre générations.

Dans cet article, j'analyserai les représentations traumatiques de la Seconde Guerre mondiale, de la Guerre civile algérienne, voire de la Grande Guerre, chez les personnages principaux de deux romans de l'extrême contemporain : *Le Village de l'Allemand ou Le journal des frères Schiller*, de Boualem Sansal², et *Thésée, sa vie nouvelle*, de Camille de Toledo³. Les frères Schiller chez Sansal, tout comme Thésée et son frère Jérôme chez de Toledo, héritent de la culpabilité, des souffrances et des secrets tragiques de leurs parents et aïeuls. Pourtant, par l'écriture, le témoignage et la quête du sens de leur souffrance, ils font preuve de ce que les psychologues appellent « la résilience »⁴ ou bien, en d'autres termes, et ce sera l'hypothèse

² Boualem Sansal, *Le Village de l'Allemand ou Le Journal des frères Schiller*, Paris, Gallimard, 2008.

³ Camille de Toledo, *Thésée, sa vie nouvelle*, Paris, Verdier, 2020.

⁴ Je reprends ici une définition courante de la résilience, à savoir « la capacité d'adaptation d'une personne, suite à un traumatisme ». Cette « capacité à vivre, à réussir et à se développer en dépit de l'adversité » serait en partie innée, mais considérablement sinon exclusivement renforcée par la parole, la sublimation, la « mise en scène », <https://www.infirmiers.com/etudiants->

que je me propose d'étayer dans les pages suivantes, les personnages principaux de ces deux romans tentent une rédemption en dehors de la transcendance.

Représentations du trauma à la jonction entre l'individuel et le collectif

Les représentations du trauma dans la littérature de l'extrême contemporain sont abondantes, de même que les études critiques qui en font état. Le trauma et le traumatisme⁵ représentent des concepts majeurs à l'heure actuelle, non seulement dans le champ des études littéraires et culturelles, mais aussi dans les sciences politiques, historiques et anthropologiques, sans parler des sciences psychologiques ou de la psychanalyse, d'où ils ont émergé progressivement au cours du XX^e siècle. Selon Didier Fassin et Richard Rechtman, le traumatisme est devenu actuellement « le produit d'un nouveau rapport au temps, à la mémoire, au deuil et à la dette, au malheur et aux malheureux » et il relève de « l'économie morale des sociétés contemporaines »⁶.

Par ailleurs, et conjointement, on assiste à une nouvelle revalorisation de la famille comme creuset identitaire, « à l'heure où l'individu est assigné à s'inventer soi-même »⁷. L'éternel retour du destin

en-ifs/cours/cours-esi-resilience-nous-tue-pas.html, consulté le 29 avril 2021.

⁵ Les deux termes de *trauma* et de *traumatisme* sont souvent utilisés comme synonymes, mais ils se réfèrent cependant à deux aspects différents. Le trauma désigne un violent choc externe qui provoque une blessure physique ou psychique, tandis que le traumatisme renvoie aux conséquences sur le psychisme de ce choc violent externe. Voir les définitions de ces termes dans Serafino Malaguarnera, *Dictionnaire de psychanalyse*, 2016, p. 460-462, <http://www.malaguarnera-psy.com/index-fiche-27134.html>, consulté le 29 avril 2021.

⁶ Didier Fassin et Richard Rechtman, *L'Empire du traumatisme. Enquête sur la condition de victime*, Paris, Flammarion, 2007, p. 278.

⁷ Alexandre Gefen, « Le Projet thérapeutique de la littérature contemporaine française », *Contemporary French and Francophone Studies*, vol. 20, n° 3, 2016, p. 422. L'auteur souligne dans cet article « l'importance dans le champ contemporain des formes littéraires comme les récits de passation, de remémoration, de témoignage » qui « interviennent dans le passé comme

malheureux semble une fatalité transgénérationnelle à laquelle le représentant actuel de la famille s'efforce d'échapper par l'écriture et par le témoignage. Même quand l'appartenance à la lignée des personnages n'est pas revendiquée par l'auteur, celui-ci occupe, d'une manière ou d'une autre, la position de témoin indirect, mais tout aussi impliqué, comme s'il était symboliquement ce représentant de la famille qui vit maintenant, au début du XXI^e siècle, et qui cherche à donner un sens, par son témoignage, aux événements qui forment une ronde insensée de catastrophes, de morts, de deuils, de suicides, de tortures et de profondes dépressions tout au long du siècle précédent.

Dans le contexte spécifique des représentations du trauma à la jonction de l'individuel et du collectif, la famille apparaît donc comme la courroie de transmission d'un choc réitéré qui n'a de cesse de revenir sous des formes semblables, comme s'il s'inscrivait génétiquement dans un certain type d'héritage matériel et immatériel à la fois. Aussi bien chez Boualem Sansal que chez Camille de Toledo, l'héritage du trauma ne se transmet pas seulement par le côté immatériel de la mémoire, du deuil et des récits dits ou non-dits dans le cadre familial, mais aussi par un côté matériel, physique, corporel, tissé par des symptômes qui traversent les générations successives comme un fil rouge, mais aussi comme un fer rouge qui marque son empreinte dans la chair des descendants.

Plus spécifiquement, dans *Thésée, sa vie nouvelle* de Camille de Toledo, nous sommes confrontés au récit d'une transmission transgénérationnelle de traumatismes qui remontent à la Première Guerre mondiale et à des traumatismes qui s'égrènent dans la famille depuis le début du XX^e siècle jusqu'à un dernier suicide en mars 2004. Dans *Le Village de l'Allemand* de Boualem Sansal, les traumatismes naissent chez les deux frères Schiller, pour l'un, au départ de la mort

réparation rétrospective » (p. 421) et qui s'inscrivent dans « un paradigme clinique et une pensée de l'écriture et de la lecture comme manière de renouer, ressouder, combler les failles des communautés contemporaines, de retisser l'histoire collective et personnelle, de suppléer les médiations disparues des institutions sociales et religieuses perçues comme obsolètes et déliquiscentes à l'heure où l'individu est assigné à s'inventer soi-même » (p. 422).

violente de leurs parents égorgés dans un village lointain en Algérie pendant la Guerre civile des années 90 et, pour l'autre, au départ du suicide de son frère aîné, deux ans après la nouvelle du meurtre de leurs parents.

Trauma initial : le suicide d'un frère

Boualem Sansal écrit son roman *Le Village de l'Allemand* sous la forme d'un journal « à quatre mains » où il tresse les pages écrites dans le même cahier, successivement, par Rachel (Rachid Helmut) Schiller et par Malrich (Malek Ulrich) Schiller, deux frères de mère algérienne et de père allemand, accueillis en France par « tonton » Ali, un ami de leurs parents, émigré algérien dans les années 60, parti du même village où les parents des deux frères ont continué à vivre. Les deux frères sont envoyés en France par leur père vers le même âge, sept – huit ans, l'un dans les années 70 et l'autre dans les années 80.

Le roman s'ouvre par le suicide de Rachel, le frère aîné, raconté par Malrich. De même, le roman de Camille de Toledo, *Thésée, sa vie nouvelle*, s'ouvre par le suicide de Jérôme, frère aîné également, raconté par son cadet, Thésée. Dans les deux romans, on a affaire à un trauma initial qui pousse les frères survivants à changer de vie, à fouiller dans le passé et à écrire. Ce trauma initial, dans l'ordre de l'écriture romanesque, est en fait précédé par bien d'autres événements traumatiques dans leurs familles. Au départ, l'on n'a pas affaire à un trauma collectif⁸, mais à un trauma familial et personnel. Les deux suicidés laissent en héritage, chacun à son cadet, la question béante du pourquoi. Les deux romans sont construits en suivant le cheminement des survivants en quête de réponses qui puissent justifier les gestes ultimes, apparemment inexplicables, de leurs aînés.

⁸ Pour la notion de trauma collectif, je renvoie à Michèle Vitry et Clara Duchet : « L'événement traumatique, lorsqu'il implique une collectivité, génère non seulement un bouleversement psychique individuel, mais crée également l'effigie de l'idée de trauma collectif », traduction personnelle du roumain de l'article « Reziliență în urma marilor catastrofe : joncțiuni între individual și colectiv », *Tratat de reziliență asistată*, éd. Șerban Ionescu, București, Editura Trei, 2013, p. 424.

Ces quêtes se rejoignent sur plusieurs points : tout d'abord, elles se font par un dépaysement. Ce changement de lieu de vie se fait au sens propre pour Thésée, qui change de pays à trente-cinq ans, en allant vivre avec ses deux enfants à Berlin. Pour Malrich, le dépaysement a lieu plutôt au sens figuré : âgé de dix-neuf ans, celui-ci va habiter tout seul quelques mois dans le pavillon de son frère, en quittant l'HLM de tonton Ali et la ZUS-1 (zone urbaine sensible de première catégorie) où il menait sa vie en compagnie de ses potes du quartier.

Ensuite, il y a des deux côtés une recherche historique, menée par la lecture de documents de famille : plus immédiate et simple, dans le cas de Malrich, plus tardive et complexe, dans le cas de Thésée. L'un entreprend sans tarder la lecture du journal que son frère a tenu les deux années précédant sa mort et l'autre examine des lettres, emails et photos de famille amenés à Berlin dans trois boîtes en carton, chacune contenant les documents d'un membre de sa famille décédé : la mère, le père et le frère suicidé. Cette lecture aura lieu treize ans après le suicide du frère aîné et cinq ans après sa fuite en avant en Allemagne. Thésée l'entreprend *in extremis*, poussé à cette recherche dans le passé par une maladie tenace et incomprise qui ronge son corps.

Enfin, les deux « héritiers » se mettent à écrire, Malrich en continuant le journal de son frère, six mois après la mort de celui-ci, et Thésée, très tard, treize ans après la mort de Jérôme, au moment où il se décide enfin à ouvrir les boîtes de Pandore de son passé. Il est pratiquement obligé de le faire, obligé de chercher dans un passé qu'il avait voulu à tout prix fuir un dernier rempart contre la déliquescence de son corps et de son esprit, un dernier espoir de salut, si longtemps évité par crainte d'aviver sa douleur et de ne pas pouvoir faire son deuil.

Le traumatisme comme héritage

Il y a également des différences dans les quêtes des deux frères survivants. Chez Boualem Sansal, Malrich entreprend non seulement un voyage symbolique dans le passé, par la lecture du journal de son frère, mais aussi un voyage physique sur un lieu de mémoire, dans son village natal, en Algérie. Chez de Toledo, Thésée explore le

passé uniquement par la lecture des documents familiaux. La différence la plus importante réside toutefois dans la construction du personnage du « survivant » et de sa quête. Chez Sansal, il y a bien sûr le survivant, témoin du suicide de son aîné, mais sa quête est complémentaire et secondaire par rapport à la quête du personnage principal du roman qui reste Rachel, celui qui commet le suicide.

Il y a donc, chez Sansal, deux quêtes. Tout d'abord, il y a celle de Rachel, la principale, où l'on voit ce personnage hériter d'un trauma dont on ne sait pas s'il a vraiment affecté son père, qui est figuré, lui, comme un personnage secondaire énigmatique. Rachel développe un traumatisme de guerre, à partir de l'horreur de la Shoah dans laquelle il se plonge par des lectures et voyages sur des lieux de mémoire où son père a été officier, dont Auschwitz, ou que son père a traversés en quittant l'Allemagne défaite pour se réfugier en Algérie. Il s'agit d'un héritage symbolique, car on ne sait pas si son père a eu vraiment des traumatismes de guerre, ce qui l'a affecté ou non, ni ce qu'il en a pensé par la suite. On ne sait pas s'il a eu honte de son parcours de jeune officier SS, expert en chimie industrielle, affecté à des missions dans plusieurs champs d'extermination des Juifs. Son fils Rachel découvre seulement après sa mort, en retournant au village où a eu lieu le massacre de ses parents, des documents qui révèlent le passé de son père pendant la Seconde Guerre mondiale. La seconde quête chez Sansal est celle de Malrich, le cadet de Rachel, qui revient aussi au village de son enfance, en suivant sur ce point le cheminement initiatique de son frère.

Chez de Toledo, le personnage principal est le survivant, Thésée, et la quête du survivant représente le sujet principal du roman. On n'a pas vraiment de trace de ce qui a pu être la quête de Jérôme, le frère qui commet le suicide et qui reste, somme toute, un personnage secondaire énigmatique. Les deux cheminements initiatiques complémentaires dans le roman de Sansal, les quêtes du survivant (pour élucider la mort du frère) et du suicidé (pour élucider le passé familial) se rejoignent, chez de Toledo, dans un seul personnage, Thésée.

Qu'ils incarnent le personnage principal ou le personnage secondaire, que leur quête figure la quête principale ou secondaire dans les deux romans, les survivants achèvent tous les deux leur voyage dans le passé sur les tombes de leurs frères. Là prend fin leur

quête du sens de la souffrance qui a poussé leurs aînés au suicide. Tous les deux parlent aux frères qui ne sont plus à leurs côtés, dans une communion ultime et dans un sentiment de proximité absolue qu'ils n'avaient jamais vécu tant que leurs frères étaient en vie. Chez de Toledo, le frère mort répond même au vivant ou, en tout cas, Thésée entend les réponses de Jérôme et entre en dialogue avec lui. Chez Sansal, le cadet est sûr que son grand frère l'entend quand il lui parle. « La vie ne s'arrête pas là »⁹ dit Thésée à Jérôme sur sa tombe, en reprenant une phrase de son arrière-grand-père confronté lui aussi à la mort d'un de ses fils.

La vie ne s'arrête pas au seuil de la mort, comme en témoignent Thésée et Malrich à la fin des deux romans, la vie continue tant que le sang des disparus continue à traverser les veines des survivants, tant que la mémoire des morts continue à nourrir le cheminement des vivants.

Le deuil ne se fait pas par l'oubli, nous disent ces deux écrivains, le deuil se fait par l'inscription dans une généalogie, à la fois réelle et symbolique. Il s'agit de continuer l'œuvre des prédécesseurs, d'essayer de répondre à leurs questionnements, d'assumer leurs fautes et leurs angoisses, d'honorer leurs combats, même et surtout les combats perdus, bref, d'accepter l'héritage familial avec reconnaissance et le porter non comme un fardeau, aussi lourd soit-il, mais comme un flambeau qui éclaire les ténèbres des doutes et de l'incompréhension, le scandale de la violence des hommes contre les hommes et le labyrinthe qu'est la vie pour tout un chacun.

Traumas de guerre, traumas familiaux

Dans les deux romans, l'appropriation des combats des prédécesseurs et du scandale de la violence représente un chemin de croix obligé pour les personnages principaux, aussi bien pour Thésée que pour Rachel, un chemin marqué au début par des traumas familiaux, comme on vient de le voir, mais qui renferme tout au long du parcours des traumas de guerre impliquant des membres de leurs familles au point où les deux types de traumas se retrouvent complètement imbriqués.

⁹ C. de Toledo, *Thésée...*, *op. cit.*, p. 193.

Boualem Sansal met en scène, dans un premier temps, la guerre civile des années 90 en Algérie. Les parents des frères Schiller sont égorgés lors d'un massacre perpétré dans leur village par les islamistes soulevés contre le gouvernement. La nouvelle de ce massacre entendue à la télé déclenche chez Rachel le désarroi qui le pousse à sa quête identitaire dans le passé, une quête qui s'achèvera deux ans plus tard par son suicide. Il s'agit du premier trauma qui frappe le personnage principal du roman, d'un trauma à la jonction de l'individuel et du collectif (le meurtre des parents à cause de la guerre civile), contrairement à de Toledo, où le premier trauma subi par le personnage principal, à savoir le suicide de Jérôme, reste un événement tragique familial qui n'est apparemment lié à aucune des guerres évoquées plus tard au fil du récit.

Pour revenir aux représentations de la guerre chez Boualem Sansal, celui-ci introduit, dans un deuxième temps, un autre type de guerre, plus sournoise. En effet, il se penche sur la menace de la guerre civile en France, de par les violences symboliques et physiques des salafistes qui ont infiltré la mosquée et le quartier de « tonton » Ali, la ZUS-1 où ont grandi les frères Schiller et dont Rachel s'est affranchi par des études supérieures, un travail bien payé, une femme et une maison individuelle, mais où Malrich continue de vivre. Pourtant, et dans un troisième et dernier temps, ces deux guerres sont surpassées de loin par l'ombre de la Shoah, dont l'horreur traversée cinquante ans après par Rachel lors de sa recherche historique familiale constitue le sujet principal du roman.

Chez de Toledo, l'imbrication des deux types de traumas, de guerre et familiaux, est, à la fois, plus complexe et subtile. On ne découvre qu'en fin de roman la mort d'un aïeul de la famille pendant la Grande Guerre, le frère de l'arrière-grand-père de Thésée. Comme je l'ai déjà analysé, le trauma initial du roman, tant chez de Toledo que chez Sansal, est le suicide d'un frère aîné. Mais, chez de Toledo, le fil familial et celui de la guerre sont tressés dans un seul et même personnage, Thésée, qui hérite de tous les traumas et traumatismes familiaux. Ceux-ci remontent tous à des traumatismes de guerre, voire d'exil et de violences subies par des générations d'aïeuls : le suicide d'un arrière-grand-père en 1939, le suicide d'un frère en 2004, la mort sur le champ de bataille à la fin de la Grande Guerre du frère de l'arrière-grand-père, la mort prématurée d'un fils prodige du

même arrière-grand-père en 1937. En plus, ces traumatismes remontent tous à l'histoire des Juifs marranes exilés d'Espagne en Turquie et émigrés au début du XX^e siècle de Turquie en France, la terre promise et embrassée avec toutes ses valeurs et pour laquelle le frère de l'arrière-grand-père se bat pendant quatre ans et donne sa vie. Tout est plus complexe et imbriqué chez de Toledo et tous les fils se resserrent autour du personnage principal, Thésée. Le récit est mené chez de Toledo parfois à la première personne, parfois à la deuxième personne, souvent aussi à la troisième personne, comme une voix du destin déjà écrit qui reste à être accompli, et la remontée vers le traumatisme initial est plus sinueuse que chez Sansal, en concordance avec le symbolisme du prénom Thésée et du mythe afférent. Par de nombreux aspects, dont cette voix à la troisième personne, ainsi que le mythe du Minotaure qui traverse le récit, ce roman pourrait être considéré comme une preuve que le traumatisme est devenu maintenant, au début du XXI^e siècle, comme l'affirment Didier Fassin et Richard Rechtman, « la forme la plus consensuellement acceptée de la signature de l'événement tragique dans l'expérience humaine »¹⁰.

La rédemption en dehors de la transcendance

Tout comme dans *Le Village de l'Allemand*, dans *Thésée, sa nouvelle vie*, le personnage principal est frappé par le sceau du malheur familial inscrit dès le départ dans une perspective historique et sociétale qui dépasse les volontés personnelles d'épanouissement individuel. La famille représente le principal lieu de mémoire et de transmission du traumatisme aussi bien symboliquement que génétiquement. Thésée, tout comme les frères Schiller, subit en tant que témoin un cataclysme familial qui le plonge dans le désarroi et qui ébranle sa vie. Toutefois, une lueur d'espoir de guérison vacille dans les ténèbres du labyrinthe, à la fin de chaque histoire, au moment où Thésée entre en dialogue avec le frère suicidé, Jérôme, sur la tombe de ce dernier et dans la scène où Malrich se recueille sur la tombe de Rachel, en s'adressant également à son frère suicidé. De plus, les derniers mots du journal de Rachel témoignent de la volonté de ce

¹⁰ D. Fassin et R. Rechtman, *L'Empire...*, *op. cit.*, p. 27.

dernier de racheter les crimes de son père par le geste du suicide, qualifié de geste d'amour.

J'en arrive maintenant à la dernière partie de mon analyse où j'essaierai d'étayer l'idée que j'ai avancée dans la partie introductive, à savoir la thèse de la recherche d'une rédemption en dehors de la transcendance, une rédemption recherchée dans et par l'écriture et le témoignage. En effet, le type de personnage principal qu'on a rencontré chez Sansal et de Toledo, Rachel, respectivement, Thésée, est construit sur le modèle psychologique des gens atteints d'une dépression sévère à étiologie inconnue. À un moment donné, cette maladie se déclenche : ils n'arrivent plus à dormir, presque pas à manger et à boire, leurs corps se délitent et la déliquescence physique les transforme tous les deux en l'ombre d'eux-mêmes. Ils en arrivent au bord du précipice, à la frontière entre la vie et la mort. Le trauma des parents égorgés est bien sûr un facteur explicatif chez Rachel. Mais le vortex qui le happe par la suite reste inexplicable, à première vue. Tout le roman de Sansal se déploie par la suite pour expliquer l'inexplicable. Le trauma du frère suicidé, suivi par la mort de la mère et, à sept années de différence par celle du père, est bien sûr un facteur explicatif chez Thésée. Mais sa maladie, sa souffrance atroce se déclenchent beaucoup plus tard. Le vortex qui le happe reste inexplicable non seulement pour les médecins, mais pour lui-même en premier lieu.

Rachel n'arrive pas à s'en sortir vivant. Il endosse la culpabilité de son père vis-à-vis de la Shoah, une culpabilité que celui-ci n'a peut-être pas ressentie, mais que son fils éprouve au point de sacrifier sa vie pour demander pardon. Sansal le transforme ainsi dans une figure christique : Rachel a son chemin de croix, tout comme Thésée, mais, dans une démarche différente de celle de Thésée, il se crucifie lui-même, comme l'agneau de Dieu qui prend sur soi tous les péchés du monde. Il prend sur soi le péché de la Shoah. Il veut « payer sans faute » pour la faute. Dans une scène bouleversante lors de son « pèlerinage » à Auschwitz, il demande aussi en chair et en os pardon à une survivante de la Shoah, qui le lui accorde. Pourtant, il écrit plus tard, en racontant la visite à Auschwitz dans son journal, « qu'il sait maintenant qu'aucune prière propitiatoire, aucun pardon, aucune expiation des coupables, rien enfin de ce que l'homme a le pouvoir de faire ne pourra jamais plus rien

réparer »¹¹. Et, dans sa dernière page de journal, il dit ne rien attendre pour lui de Dieu, mais seulement le pardon de la part des victimes. « Ma mort ne répare rien, elle est un geste d'amour »¹², conclut-il.

Et, c'est dans ce sens que je parle de « rédemption en dehors de la transcendance », d'un salut recherché dans la mort, par un geste symbolique, d'un pardon que l'on ne peut s'accorder qu'en faisant ce que l'on considère comme juste, dans un jugement de soi sans Jugement dernier et sans attente de rédemption divine. Le suicide représente pour Rachel un geste suprême d'amour pour les victimes, mais aussi pour soi-même, la seule issue possible pour être en paix avec soi-même, car, à la fin de sa quête, il est en paix.

Thésée obtient lui aussi la paix tant recherchée, mais son parcours est inverse par rapport à celui de Rachel. Son aïeul mort pendant la Grande Guerre est une victime et un héros de guerre, à la différence du père de Rachel, qui est du côté des bourreaux. Thésée se sauve en acceptant son héritage. Rachel meurt pour avoir accepté son héritage.

Pour tous les deux l'écriture est un témoignage, elle est la modalité par laquelle ils éclaircissent le mystère du traumatisme qu'ils vivent dans leur chair et, par là même, la question de l'héritage et de son acceptation en entier. Rachel lègue son journal à son frère, Malrich. Thésée écrit pour soi. Le témoin ultime de l'histoire familiale de Thésée est l'auteur lui-même qui est omniscient dans ce roman où la troisième personne et la voix de l'auteur sont mêlées à la première personne, la voix de Thésée, mais aussi de son arrière-grand-père et à d'autres voix des membres de la famille dont, non en dernier lieu, celle de Jérôme dans le moment de communion libératrice où Thésée achève sa plongée dans le passé sur la tombe de son frère, en lui parlant.

Les quêtes des personnages pour comprendre et se sauver passent par l'écriture et le témoignage. Un salut fragile chez Thésée, de l'ordre d'une résilience enfin acquise par la possibilité de communiquer avec Jérôme, de lui raconter enfin toute l'histoire familiale, les morts, les suicides, la Grande Guerre d'où tout commence par la mort d'un frère et la fragilité d'un autre qui se suicide vingt ans

¹¹ B. Sansal, *Le Village...*, *op. cit.*, p. 250.

¹² *Ibidem*, p. 264.

après, en lui expliquant l'héritage qui l'a poussé à se suicider lui aussi quatre générations après. Une nouvelle vie peut commencer pour Thésée, à la fin de son cheminement identitaire dans le passé, mais elle restera toujours inscrite sous le signe de la fragilité de l'équilibre intérieur, du doute quant à la permanence de la paix avec soi-même, telle que Thésée l'énonce à la fin dans une prière mystique : « si je creuse, Seigneur, si je creuse et triomphe de leur peurs/ cela marquera-t-il aussi la fin de mes vieux démons/ le début de la vie nouvelle ? »¹³.

La rédemption est-elle possible en dehors de la transcendance ? La traversée du désert, le chemin de croix, l'acceptation du passé, de l'héritage et du destin sont-ils suffisants ? La souffrance dans sa chair, l'effort pour comprendre et honorer ses morts, travailler péniblement à une paix avec soi-même sont-ils suffisants pour se sauver en dehors du Seigneur, en dehors de Dieu, en dehors de la transcendance ? Force est de constater qu'à la fin de leurs quêtes, Dieu est quand même présent à l'esprit de Rachel, à l'esprit de Thésée, même si le premier dit ne rien attendre de Dieu et le second l'invoque seulement dans une question lancinante qui rappelle le « Eli, Eli, lama sabachthani ? » de Jésus sur la croix plutôt qu'une quelconque assurance. Dieu est présent-absent. La résilience est possible, les deux écrivains l'affirment, par le parcours des frères survivants. Le sens de la vie est retrouvé, aussi bien pour Thésée que pour Malrich, et même, d'une certaine manière, pour Rachel, qui se suicide par devoir, non par désespoir.

Néanmoins, peut-on véritablement parler de rédemption ? Peut-on parler de rédemption dans un monde où, certes, la culture chrétienne imprègne encore nos esprits tout comme ceux des auteurs et des personnages que je viens d'analyser, mais où Dieu reste improbable ? D'autre part, pouvons-nous considérer ces deux histoires, par le poids donné au passé, comme une quête de la possibilité de retrouver la foi ?

Même si ces questions restent ouvertes, nous pouvons sûrement appréhender chez Boualem Sansal et Camille de Toledo une façon d'écrire la résilience un peu différente de celle des psychologues. Certes, les deux auteurs mettent l'accent sur l'importance de

¹³ C. de Toledo, *Thésée...*, *op. cit.*, p. 217.

la parole, de la communication et de la recherche du sens, essentielles pour que « le sujet blessé puisse élaborer son trauma »¹⁴, s'inscrivant ainsi dans la mouvance récente de la littérature thérapeutique, ou encore, de la littérature qui essaie de « réparer le monde »¹⁵. Néanmoins, ils illustrent également chez leurs personnages des démarches personnelles sinon tentées du moins teintées par la soif chrétienne de rédemption. De mon point de vue, nous avons affaire ici à un héritage culturel chrétien en dehors de toute croyance personnelle en Dieu, un héritage qui s'affirme même malgré le manque de foi personnelle. Les deux personnages principaux du *Village de l'Allemand* et de *Thésée, sa vie nouvelle* témoignent, somme toute, d'une aspiration paradoxale, mais qui est parfaitement détectable maintenant, dans la littérature française du début du XXI^e siècle.

Et justement, par cette aspiration paradoxale qui accompagne la recherche de la guérison au-delà de l'innommable et de l'irreprésentable, ces romans où l'on essaie de « dire l'indicible » à distance d'une ou de plusieurs générations portent dans leurs pages une lueur d'espoir. Ils n'ont pas vraiment de *happy end*. Mais, ils affirment l'entêtement de l'humain à ne pas acquiescer à l'absurde, à la terreur, à la destruction. Sans doute parlent-ils de rédemption en dehors de la transcendance. Ou, peut-être, tout simplement, plaident-ils en faveur de la résilience. En tout cas, ils témoignent du champ brûlé où poussent de nouvelles herbes, certaines et improbables à la fois.

Bibliographie

De Toledo, Camille, *Thésée, sa vie nouvelle*, Paris, Verdier, 2020.

Sansal, Boualem, *Le Village de l'Allemand ou Le Journal des frères Schiller*, Paris, Gallimard, 2008.

Cyrulnik, Boris, « Traumatisme et résilience », *Rhizome*, vol. 69-70, n° 3-4, 2018, p. 28-29.

¹⁴ Boris Cyrulnik, « Traumatisme et résilience », *Rhizome*, vol. 69-70, n° 3-4, 2018, p. 29.

¹⁵ Voir Alexandre Gefen, *Réparer le monde. La littérature française face au XXI^e siècle*, Paris, José Corti, 2017.

- Fassin, Didier et Rechtman, Richard, *L'Empire du traumatisme. Enquête sur la condition de victime*, Paris, Flammarion, 2007.
- Gefen, Alexandre, « Le Projet thérapeutique de la littérature contemporaine française », *Contemporary French and Francophone Studies*, vol. 20, n° 3, 2016, p. 420-427.
- Gefen, Alexandre, *Réparer le monde. La littérature française face au XXI^e siècle*, Paris, José Corti, 2017.
- Malaguarnera, Serafino, *Dictionnaire de psychanalyse*, 2016, p. 460-462, dictionnaire en ligne : <http://www.malaguarnera-psy.com/index-fiche-27134.html>.
- Vitry, Michèle et Duchet, Clara, « Reziliență în urma marilor catastrofe : joncțiuni între individual și colectiv », dans Șerban Ionescu (éd), *Tratat de reziliență asistată*, București, Editura Trei, 2013, p. 423-440. <https://www.infirmiers.com/etudiants-en-ifsu/cours/cours-esi-resilience-nous-tue-pas.html>.